|  |
| --- |
| Testo n°2Traduction spécialisée – Essai sociologie/sciences politiques  |
| Andrea Duranti, *Il rosso e il nero e la rivoluzione della modernità. Breve storia del pensiero iraniano contemporaneo*, pref. Patrizia Manduchi, post. Matteo Tuveri, Roma : Aracne, 2005, 327 p.  |

Prefazione di Patrizia Manduchi, professoressa associato di Storia e Istituzioni musulmane (Facoltà di Scienze politiche, Università degli Studi di Cagliari) (p. 13-17).

Le vieil Iran n’arrête pas de nous surprendre.

Il fait irruption avec violence sur la grande scène de l’histoire mondiale contemporaine, s’attirant ainsi bien des sympathies – dont quelques-unes également en Occident – avec la courageuse, incroyable révolution qui mit fin de façon ignominieuse, au cours de la lointaine année 1979, au régime cruel et corrompu du Shah Reza Pahlavi, portant au pouvoir l’ayatollah Khomeini. De chaque coin du monde, journalistes et intellectuelles signèrent d’enthousiastes reportages sur ce qui est passé dans les annales comme la dernière grande révolution du XXe siècle. Michel Foucault écrivit alors, en qualité d’envoyé spécial pour le Corriere della Sera, de magnifiques et denses pages aux prédictions stupéfiantes : « L’Islam risque de construire une gigantesque poudrière. Depuis hier, chaque État musulman peut être lui aussi révolutionnaire, depuis l’intérieur, en partant de ses traditions séculaires. »

En effet, des millions de personnes étaient descendues dans les rues pour manifester contre le régime pro-américain détesté, acclamant ensuite cette vieille ombre à l’apparence fragile, qui rentrait d’un long exil parce qu’il avait osé défier ouvertement un des régimes du Moyen-Orient les plus solides et soutenus par l’Occident, et qui, à lui seul, éclipsait toutes les autres composantes de ce mouvement révolutionnaire composite qui ne se réduisait certainement pas à un groupuscule de mollah exaltant/louant la sharia.

À la fin des années 90, presque vingt ans après cette révolution, l’Iran a vécu une nouvelle saison révolutionnaire, quoique moins bruyante et visible (surtout aux yeux distraits d’un Occident trop préoccupés à exporter coûte que coûte son modèle de démocratie) : dans un premier temps, l’élection à la présidence de la République islamique d’Iran, véritable plébiscite, du réformiste Khatami en 1997, puis « le printemps de Téhéran », avec des milliers de jeunes dans les rues qui protestaient contre leur gouvernement et ses ouvertures trop timides, manifestant par là un irrépressible besoin de liberté.

Tel était la façon dont l’Iran semblait émerger de nouveau des difficultés dues à la longue période de fermeture, une période noire comme les chadors que de moins en moins de femmes voulaient porter, ensanglantés du sang du martyre de tant de leurs fils envoyés à la mort au nom d’Allah, de Mohammed, d’Ali, heureux émules de Hussein, le martyr par excellence du Shiisme, pour combattre dans une guerre longue stupide contre l’Irak envahisseur. Une guerre qui dura pratiquement durant tout le régime khomeiniste et qui, nous pouvons l’affirmer sans crainte, permit à un projet politique contradictoire, incohérent et défini par beaucoup comme carrément inconstitant, de ne pas exploser, parce que l’urgence de la guerre, la défense de la spécificité nationale et religieuse, furent pendant presque dix ans prioritaires sur tout autre discours de liberté, de progrès civil, et de confort économique et social. Au noir des chadors, faisait contraste le rouge avec le quel furent colorées les eaux des fontaines de Téhéran afin que les gens n’oublient ne serait-ce qu’un instant la guerre en cours et le sacrifice des meilleurs de ses jeunes.

Aujourd’hui, 50% de la population du vieil Iran a moins de 30 ans et n’a pas participé ni à la phase exaltante et subversive de cette lointaine année 1979, ni à la guerre qui prit fin en 1988, un an avant la disparition de Khomeini. Les jeunes – le nerf d’une société civile acculturée au sein d’un Pays relativement riche – sont aujourd’hui en ébullition et avancent des revendications : ils réclament un changement fort, moins progressif et indolore que ce que le Président Khatami, homme de religion mais aussi de grande ouverture mentale et intelligence politique, avait eu la possibilité de proposer au cours de ses deux mandats présidentiels (le second en 2001) durant lesquels il fut élu par la rage de la foule populaire.

Ce fut voulu par les jeunes et surtout par les femmes, grandes protagonistes de cette révolution silencieuse et masquée, femmes qui, durant ces années, ont avancé à pas de géant dans la société civile comme en politique, dans les universités et dans les hôpitaux, dans les entreprises, dans les rédactions des journaux et dans les sports les plus extrêmes.

Mais la société civile réclame encore plus : les protestations dans les universités sont devenues plus fortes, les jeunes naviguent sur internet et regardent la télé satellite, ils lisent et étudient, se fréquentent et s’amusent.

Et précisément quand tout paraissant avancer vers la réalisation de  ce que beaucoup commençait à considérer comme un « laboratoire vers une voie islamique pour la démocratie » des plus intéressants, voilà que le vieil Iran nous surprend de nouveau avec les résultats électoraux de 2005 : nombreuses sont les raisons pour lesquelles le maire de Téhéran, le jeune et irascible Ahmadinejad, a gagné ces élections, devenant le nouveau visage bourru de l’Iran, mais, de fait, avec lui s’est rouverte l’époque des affrontements, des proclamations bruyantes et spectaculaires, du grand Satan à combattre, des rondes pour la défense contre le vice et la promotion de la vertu, des interdits et des procès.

L’autre Iran, celui du fort désir de liberté (sans que ce désir signifie l’abandon de l’identité religieuse et culturelle propre à l’Iran) continue toutefois à aller de l’avant, en montrant des capacités de résistances étonnantes.

[…]

L’Iran n’est pas un pays quelconque au sein du monde musulman : c’est le pays le plus occidental du Moyen-Orient, il peut se vanter d’une très longue histoire au cours de laquelle l’arrivée de l’Islam dès le VIIe siècle provoqua certes l’effondrement progressif de la culture persane mais aussi une très heureuse contamination qui porta ses fruits de manière surprenante au cours des siècles ; et, enfin, qui représente encore aujourd’hui l’unique grande réalisation concrète de l’utopie shiite de conquête du pouvoir.

[…]

Ce riche ouvrage nous mène à l’Iran d’aujourd’hui, […].

Des écrivains et des écrivaines, des intellectuels et des artistes qui commencent à émerger des brumes d’une ignorance presque totale de la part des lecteurs italiens et qui côtoient les rares noms les plus célèbres, comme celui de l’avocat et prix Nobel Shirin Ebadi, de la dessinatrice de bandes dessinées (également réalisatrice maintenant) Marjane Satrapi, auteur de *Persepolis*, de l’auteur Azar Nafisi et de son très célèbre *Lire Lolita à Téhéran* et des réalisateurs les plus renommés, célébrés et primés à de nombreuses reprises, de Kiarostamià a Mahmalbaf (père et fille).